

Liquide ovarique, en injections sous-cutanées;

Ovarine, poudre desséchée (en cachets ou en tablettes).

LISSAC a fait avaler à ses malades tantôt des bols d'ovaires hachés de 10 à 20 grammes; tantôt un ou deux paquets d'ovarine de 0 gr. 125.

MURET a usé d'ovarine liquide (extrait glycéринé: un gramme de substance ovarique pour 5 grammes de glycérine) en injections sous-cutanées, à raison de 50 centigrammes à un gramme par jour; il a aussi employé des pastilles contenant 0 gr. 25 à 0 gr. 30 d'ovaire desséché au nombre de 2 à 3 par jour.

SPILLMANN et ÉTIENNE se sont servis d'ovaires de brebis à l'état frais, de substance desséchée ou de suc ovarien.

D'autres auteurs ont donné jusqu'à trois grammes en injections sous-cutanées, ou bien se sont contentés de faire absorber des préparations fraîches d'ovaires enrobées dans du pain azyme; d'autres conseillent des capsules de 0 gr. 20 d'extrait à la dose d'une à deux capsules et plus; R. MOND prescrit des tablettes de 0 gr. 25 de substance ovarienne, quatre par jour.

TOUVENANT arrive à la conclusion que la dose moyenne de poudre desséchée d'ovaire ne doit pas dépasser 0 gr. 24 à 0 gr. 36 par jour.

Dans la *Pharmac. Zeitung*. (1898 n° 12) l'opo-ovarine est conseillée de 0,2 à 0,8 en une seule fois, de 0,6 à 3 en vingt-quatre heures. Une partie correspond à cinq parties de substances fraîches (*Nouveaux Remèdes*, p. 215, 1898).

BESTION ordonne des pilules d'extrait sec, dosées chacune à dix centigrammes d'ovaire, de 2 à 6 par jour. JAYLE commence à petites doses de 0 gr. 10 à 0 gr. 50; en cas d'insuccès, il essaie des doses massives.

HALLION dégraisse l'organe, le dessèche à une température peu élevée et le pulvérise. La poudre ainsi obtenue a l'avantage, dit-il, de contenir, avec un minimum d'altérations, la totalité des substances chimiques caractéristiques de l'organe. Elle représente environ cinq fois son poids d'organe frais, et HALLION la prescrit à la dose de 0 gr. 20 cent. à 0 gr. 40 cent. par jour, en cachets. (Communication orale.)

QUATRIÈME PARTIE

THÉRAPEUTIQUE MÉDICALE DES MALADIES DES FEMMES

Introduction.

Ce serait une injustice et une puérité de ne pas reconnaître les immenses services que rend la chirurgie dans le traitement des maladies des femmes. L'intervention opératoire, devenue, grâce aux progrès modernes, plus audacieuse et plus sûre, a tout à fait changé l'évolution et le pronostic de certaines affections, dont la marche était considérée par nos prédécesseurs comme indéfinie ou incurable.

Le premier devoir du médecin est de faire comprendre à ses malades la nécessité d'une intervention chirurgicale et de savoir la leur imposer aussitôt que les circonstances l'exigent.

Mais toutes les maladies de l'appareil génital sont loin de réclamer fatalement une grande opération. Appelé dès les premiers jours, le médecin a dû porter son diagnostic, donner ses soins en conséquence, et s'efforcer par tous les moyens dont il dispose d'amener la guérison, c'est-à-dire d'éviter l'intervention sanglante.

Bien souvent un trouble léger, négligé parce qu'on le tient pour insignifiant, laisse après lui des accidents sérieux que l'on eût évités, si dès le début une hygiène et une thérapeutique rigoureuses avaient été instituées.

Nombreux cas de gynécologie dans leurs premières phases ne comportaient pas une opération qui nous offre plus tard une suprême ressource; mais, alors, il ne faut pas la repousser systématiquement ou même s'attarder et perdre un temps précieux.

Par contre certains cas, pendant toute leur durée, ne demandent

que des soins médicaux, car tout autre traitement reste devant eux inutile et sans objet.

La gynécologie, au même titre que les diverses branches de la pathologie interne, doit être familière au médecin, non seulement pour qu'il soit à même de diagnostiquer une fausse utérine d'une véritable utérine, mais afin qu'il puisse combattre les accidents, prévenir les complications, et conseiller des procédés plus radicaux dès qu'il juge ses prescriptions insuffisantes.

Aussi, dans les chapitres qui suivent, nous nous proposons d'exposer quelques pratiques de thérapeutique médicale auxquelles nous avons recours d'une manière courante.

Nous serons obligés de tomber parfois dans des redites, et de répéter ce que nous avons écrit en d'autres parties de cet ouvrage. Cet inévitable inconvénient sera peut-être atténué par l'avantage que nous trouvons à rassembler dans un même point des prescriptions disséminées, ce qui permet de mettre en lumière d'une façon plus générale leurs indications et leurs contre-indications.

Mais ici, nous n'aborderons pas la séméiologie et le diagnostic, si ce n'est afin d'en tirer les conclusions strictement nécessaires pour établir des traitements différents suivant la variété ou la phase de la maladie.

Notre but n'est pas de réunir et de discuter tous les moyens que l'on a préconisés en gynécologie médicale. Il nous suffira d'expliquer très simplement ce que nous avons l'habitude de faire et de conseiller dans la plupart des cas qui se présentent à nous. Aussi, ne faut-il pas conclure que nous repoussons des procédés passés ici sous silence; il en est sans doute d'excellents dont nous ne parlerons pas, peut-être parce que nous les connaissons moins bien et que d'autres nous sont plus familiers.

Le traitement hydrologique viendra plus loin comme le complément naturel de cet ensemble de soins.

CHAPITRE PREMIER

TRAITEMENT MÉDICAL DES MALADIES DE LA VULVE ET DU VAGIN.

I

Considérations générales.

Parmi les affections de la *vulve* et du *vagin*, pour lesquelles les femmes viennent demander nos soins, il en est qu'un examen superficiel pourrait nous faire juger comme bénignes et sans importance. Et, cependant, si en elles-mêmes elles sont dépourvues de gravité, par leur évolution qui nous les montre rebelles à une foule de traitements locaux, par leur ténacité, leur tendance aux récurrences, elles deviennent à la longue fort pénibles aux malades. L'accident le plus banal des organes génitaux externes cache parfois derrière lui un état sérieux, dont il n'est qu'un symptôme transitoire ou persistant, et la gynécologie doit faire appel à la pathologie générale pour établir le diagnostic et la thérapeutique d'une façon complète.

Que de fois un diabète ignoré a été découvert de la sorte. C'est un simple érythème vulvaire, de l'intertrigo ou des poussées d'herpès améliorés momentanément, mais se reproduisant avec la plus grande facilité, c'est un prurit ou un eczéma opiniâtres, une leucorrhée particulièrement fétide, une anaphrodisie subite qui nous mettent sur la piste de la glycosurie. Et tant que cette cause première ne sera pas combattue, le phénomène local persistera ou risquera de se répéter sans cesse, après des disparitions d'une durée plus ou moins longue. De nouveaux accidents éclateront, des infections secondaires se grefferont sur ce terrain prédisposé, et la plus simple des complications prendra tout à coup une allure critique. Il est toujours prudent d'examiner les urines, surtout si l'on

a affaire à une femme d'un certain âge, et, en ce qui nous concerne, nous pratiquons toujours cette analyse que nous considérons comme le complément indispensable de nos recherches.

Ce n'est pas seulement au diabète qu'il est bon de songer, mais la *goutte*, l'*arthritisme* provoquent volontiers des troubles dont quelques-uns sont analogues à ceux que nous venons d'énumérer. Le *neuro-arthritisme*, le *nervosisme* impriment aussi leur marque sur d'autres manifestations, et enfin le *lymphatisme*, la *débilité* de l'organisme, etc., réclament à leur tour des soins généraux pour que la thérapeutique instituée contre les affections de la vulve et du vagin devienne plus efficace.

Nous ne nous occupons pas ici de la *syphilis*.

Toutefois, il ne faut pas exagérer le souci de combattre la cause première et en arriver à négliger ou à mettre en seconde ligne le traitement local. Au contraire, il est indispensable aussi de son côté.

S'il est des faits où nous sommes obligés d'avoir recours à une médication variée et énergique pour modifier l'état de la vulve, d'autres fois, heureusement, il nous est inutile de multiplier les moyens et les plus simples sont les meilleurs.

Nous reviendrons sur les détails propres à chaque maladie, mais dans certains cas on se trouvera toujours bien de commencer par des procédés qui, au premier abord, paraissent se réduire à trop peu de chose :

La *propreté* et l'*asepsie* (bien plutôt que l'*antisepsie* dont les résultats ne sont pas toujours heureux), les *lavages à l'eau chaude*, l'*isolement des surfaces*, suffisent à avoir raison d'une foule de petits accidents que les topiques les plus divers ne parvenaient pas à modifier (1).

Quand il existe des ulcérations vulvaires qui tendent à prendre une marche serpentineuse, à gagner, à envahir de proche en proche, après un lavage rigoureux de la région; on anesthésie par la cocaïne si on le juge nécessaire, puis, à l'aide d'un bâtonnet entouré de ouate, on étale sur les parties ulcérées une solution saturée de *di-iodoforme* dans l'éther; on recouvre ensuite d'un petit pansement avec une gaze désinfectée et du coton.

(1) C'est même parce qu'on voyait guérir des plaques muqueuses au niveau des organes génitaux externes par la simple application d'eau chaude, que l'on tira pour conclusion que le *mercure* est inutile dans le traitement de la *syphilis*. Il était arrivé qu'une syphilitique ne prenant pas de mercure avait guéri aussi vite qu'une syphilitique soumise à la médication hydrargyrique.

Le di-iodoforme, sans en avoir les inconvénients, garde les propriétés de l'iodoforme, surtout sans l'odeur qui rend ce dernier inacceptable pour nombre de malades. Toutefois, à part ces petits ennuis, la poudre d'*iodoforme* répandue sur une surface ulcérée constitue un excellent topique dont nous usons volontiers à l'occasion.

Mais il existe un produit auquel nous avons recours très souvent et qui nous rend les plus grands services, c'est l'*érythrol* qu'ALBERT ROBIN a introduit récemment dans la thérapeutique.

L'*iodure double de bismuth et de cinchonidine* ou *érythrol* se présente sous l'aspect d'une poudre très fine, d'un rouge vif, soluble dans l'eau, inodore, qui jouit de la propriété de se décomposer lentement en milieu alcalin. ALBERT ROBIN commença par l'employer comme topique sur des plaies putrides et il fut frappé de ses propriétés désinfectantes. Quoique dépourvu de toute odeur, l'*érythrol*, appliqué sur des plaies cancéreuses, sur des ulcères de jambe, sur des ulcérations fétides de la muqueuse buccale et des amygdales, détruit rapidement les mauvaises odeurs.

Ses propriétés antiseptiques et désinfectantes nous indiquent l'emploi de l'*érythrol* au cours de nombreuses affections de la vulve, du vagin et de la matrice, et nous en usons sans aucune crainte, car il n'est pas toxique, il n'est pas irritant. C'est un modificateur des tissus très commode à manier: il suffit, à l'aide d'un pinceau ou d'un petit bâtonnet de ouate, de déposer cette poudre au niveau de la surface malade, de la recouvrir par un léger pansement, et de recommencer tous les jours.

Nous procédons ainsi vis-à-vis des érythèmes plus ou moins excoriés, des ulcérations de toute nature, des cancers, qui se développent sur la vulve, le vagin ou le col de l'utérus.

Du reste, en étudiant les diverses maladies de l'appareil génital, nous signalerons au fur et à mesure l'utilité de ces pratiques faciles à exécuter et qui voient leur application suivie de succès contre des affections qui, lorsqu'elles ne sont pas graves, n'en restent pas moins fort ennuyeuses.